

Le dimanche 19 avril malgré la furieuse résistance des assiégés et les efforts des mousquetaires du fort Sainte Victoire et de la montagne du Vuache, ceux de Genève au pied du fort préférèrent les assiéger avec pétards, feux artificiels de diverses forces et plusieurs fois ceux du fort étant retirés au fond de leur bâtisse sur laquelle on roulait des pierres de dessus la montagne, qui les endommageaient grandement. D'en bas on leur faisait de la fumée avec tout le mal qu'il était possible. Leurs compagnons sur la montagne d'en face au fort du Vuache leur criaient courage les assurant que le secours approchait.

Le sieur Lurbigny voyant ses petites troupes quoique mal accommodées de vivres, avoir du courage tant et plus résolu d'essayer tous moyens pour forcer ce fort, tant par la frappe que par les pierres de la montagne et le feu.

Ainsi donc le soir du lundi, l'on continua vainement la frappe au pied de la tour. Les assiégés entendant le bruit et ayant essayé en vain de chasser les frappeurs qui étaient bien couverts feignirent de parlementer. Ils promirent qu'au cas où leur secours ne vint le lendemain à une heure du jour, ils sortiraient de la place avec les armes : ce qui leur fut accordé.

Les forces savoyardes s'étaient amassées et se rendirent le lundi au village de Chatillon de Michaille à deux lieues du fort vers lequel ils s'acheminaient. Le tracas du chemin précédent qui avait merveilleusement harassé les piétons les contraignit à passer la nuit à une lieue de la cluse.

Mais le mardi de grand matin ils se jetèrent au champ au nombre d'environ quinze cents hommes, commandés de se ranger en cinq bataillons dont l'un devait prendre le long du Rhône, l'autre côtoyait la montagne ; ces deux étaient des lanciers, pistoliens et arquebusiers à cheval. Les trois autres, tous des fantassins, qui devaient marcher par la plaine droite à Longeraie où ils estimaient enclorre et défaire l'infanterie de Genève, laquelle ayant découvert et reconnu ces forces commencent à se retirer à petits pas, se sentant trop faible pour soutenir le choc et n'ayant aucune cavalerie pour faire face. L'heure de la reddition de la place était échue et le sieur de Lurbigny qui avait clos la composition entendant ce qui se passait fit donner avec bruits les tambours et trompettes empêchant le capitaine du Fort d'entendre les cris d'allégresse de ceux du Vuache. Il avait agi si adroitement qu'il fit sortir le capitaine et vingt-huit soldats qui lui restaient, avec deux femmes et cinq ou six paysans prisonniers, puis il jeta dedans quelques armes et mousquetaires, qui se rendirent maîtres, faisant promptement conduire au loin le capitaine et les soldats en partie blessés.

Au moment de cette reddition, les Savoyards descendaient en puissance, et voyant la retraite des trois compagnons de Genève, commencèrent à s'élargir faisant état que rien ne leur échapperait, notamment à la faveur du fort qu'ils estimaient être encore à eux et dont le Duc de Savoie fait tel état qu'il s'est vanté qu'avec cette forteresse et trente hommes il pouvait briser une armée de France et de Suisse. Ainsi ils commencèrent à décrocher des tirs contre ceux de Genève qu'ayant gagné un certain petit coteau, leur firent une si rude salve, que leur infanterie fut contrainte de reculer. S'étant rassemblés ils rechargèrent et un gros de leurs cavaliers avec quelques armes à pied vinrent tout près du fort, appelant le capitaine de son nom et déployèrent une banderole qui avait la croix rouge. Mais si la réponse fut à coups de mousquets qui en renversèrent quelques-uns et davantage, une pièce de campagne joua et abattit quelques cavaliers : puis les fantassins de Genève qui étaient sur le coteau leur faisant une grande salve, ils se retirèrent très vite, puis étant éloigné du fort et voyant qu'ils avaient trop tardé, regagnèrent à la débandade le chemin de la montagne ayant laissé sur place nombre de morts et les chemins teintaient du sang de leurs blessés, tellement il semblait que ce fut une boucherie.

Quant au sieur de Lurbigny et ceux de Genève ils n'étaient pas moins ravis de se voir ainsi dégagés sans perte, sinon les trois hommes tués et de quatre ou cinq blessés, que maître de la plus signalée forteresse de tout le pays, de quoi grâces furent rendues à Dieu. En ce siège ils perdirent sept ou huit hommes et après voyant que cette place ce pouvait mal aisément être gardée par eux, n'ayant force suffisante pour tant de passages et venues des montagnes et campagnes de çà et là le fort et le Rhône firent enverser avec poudre le fort lequel quelques semaines après fut rebâtit un peu plus long et un peu plus à couvert par le Duc de Savoie.

Charles Emmanuel de Savoie est furieux et veut venger cet échec.

Il envoie une armée de trois mille hommes commandée par Amé de Savoie accompagnée d'une bonne artillerie. Une lutte farouche va s'engager.

Les savoyards font passer huit cents hommes par la vallée de la Valserine : ils traversent par le col de Crozet et arrivent au village où ils surprennent deux compagnies de Genevois. Lurbigny doit alors se replier sur Genève. Les troupes savoyardes mettent le feu à plusieurs villages et de nombreuses batailles ont lieu entre genevois et savoyards.

Lorsque l'armée de Savoie se replie par le pont de Grésin, le Pays de Gex est complètement dévasté, pillé et ruiné et la plupart des habitants sont partis

La voie est maintenant libre pour les genevois pour pousser plus loin leurs expéditions et menacer la Terre de Nantua et toute la Michaille. Les populations catholiques de Michaille se sont préparées à la défense.

La légende transmet que ces populations pour arrêter l'invasion des huguenots s'étaient massées en grand nombre sur un haut plateau qui domine la crête du Sorgia au-dessus de Ballon et Vanchy et avant d'engager les hostilités ils chantaient à tue-tête le Crédo pour mieux montrer leur foi. Depuis la montagne a conservé ce nom en souvenir. (Origine néanmoins contesté par beaucoup).

Quoi qu'il en soit Lurbigny fut le plus fort.

Après Léaz et Vanchy, il suit la vallée et pille le château de Ballon ; ensuite il remonte jusqu'à Confort qu'il martyrise. De là ses troupes se rendent à l'abbaye de Chezery où elles saccagent l'église en s'emparant entre autre des reliquaires d'or et d'argent. Les genevois remontent sur Champfromier où ils sont stoppés un moment par des troupes locales renforcées par des hommes du prieur de Nantua. La bataille a lieu dans une combe qui gardera le nom de « Combe des Huguenots ». En passant les troupes pillent et saccagent Montanges, arrivent à Saint Germain sans rencontrer de résistance sérieuse puis gagnent Nantua dont ils dévastent l'église. Ils détruisent les reliques de Saint Maxime et emportent sa châsse d'argent. Gorgé de butin et craignant une mauvaise surprise dans cet étroit défilé formé par les montagnes, ils se décident à battre en retraite. Les habitants de la Michaille profitent de leur désordre pour tomber sur ces bandes alourdies par la ripaille ; ils en tuent un grand nombre et parviennent à les expulser de leur territoire.

Finalement les genevois vainqueurs vont renforcer pour dix ans dans le pays de Gex dévasté, ruiné par les deux camps, les acquis de la réforme protestante.

A peine délivrée de cet ennemi, la région va subir une autre invasion qui sera le fait d'Henri IV qui prépare la conquête des provinces de Bresse et Bugey pour les annexer à la France.